

Un sentiment trompeur d'éternité

JACQUES BEAUCHEMIN, *Une démission tranquille. La dépolitisation de l'identité québécoise*, Montréal, Boréal, 2020, 205 pages

Daniel Gomez

Volume 14, Number 3, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93567ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gomez, D. (2020). Review of [Un sentiment trompeur d'éternité / JACQUES BEAUCHEMIN, *Une démission tranquille. La dépolitisation de l'identité québécoise*, Montréal, Boréal, 2020, 205 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(3), 25–26.

Un sentiment trompeur d'éternité

Daniel Gomez
Chef de pupitre, politique

JACQUES BEAUCHEMIN

**UNE DÉMISSION TRANQUILLE. LA
DÉPOLITISATION DE L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISE**
Montréal, Boréal, 2020, 205 pages

[...] au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées nous n'avons manifestement compris que ce devoir-là : persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage.

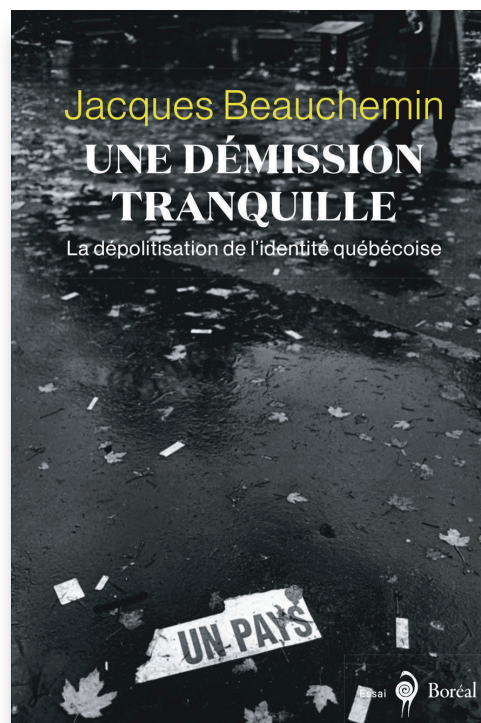
Louis Hémon

Jacques Beauchemin n'est pas certain que la «race» ne sait pas mourir. Sa longue réflexion dans *Une démission tranquille* va même jusqu'à suggérer qu'elle s'y est résignée. Son essai aurait d'ailleurs pu s'appeler *Le blues de l'indépendance* tant il renferme de la tristesse et la mélancolie, du désespoir même. Pour ce sociologue, cet universitaire et cet indépendantiste, nous assistons, de la part des Québécois, à une dépolitisation de leur identité collective. Les Québécois, nous dit-il, ont renoncé à devenir un «sujet politique» en renonçant à faire l'indépendance, l'identité québécoise risquant de ce fait de ne s'appuyer que sur une dimension culturelle privée d'adjuvant politique.

C'est peu dire que le sociologue est pessimiste quant à l'avenir de la «nation» québécoise. Il n'emploie d'ailleurs jamais le terme de nation, lui préférant celui de société. Il ne se préoccupe dès lors que de la durée de cette société et principalement de sa «conscience historique» qu'il voit périr. Je n'ai pu m'empêcher de sentir, dans cet essai, l'influence d'Émile Durkheim, notamment par l'utilisation de la notion de conscience historique qui évoque fortement la notion durkheimienne de conscience collective. La conscience historique d'une société est un guide pour l'action sociale. Elle est constituée de la représentation que la collectivité se fait d'elle-même, des fondements culturels de cette représentation et de l'interprétation de son parcours historique (p. 9).

Cette conscience s'effriterait sérieusement. Il n'existe en effet ni projet collectif ni conscience historique. Il n'y a rien là de nouveau, depuis 1840, c'est-à-dire depuis l'union du haut et du bas Canada, la conscience historique canadienne-française est passée par plusieurs stades identitaires : canadienne française de 1840 à 1960, puis québécoise à partir de cette époque. Actuellement, on ne sait plus trop comment la qualifier. Des mouvements souterrains essaient de délégitimer l'histoire québécoise classique en la remodelant. Ils tentent ainsi d'ébranler les fondements mêmes de cette conscience. Alors que l'histoire nationale traditionnelle abordait le Canada français et le Québec comme une société dominée, de nouvelles approches transforment celui-ci en dominant, en oppresseur de différentes communautés telles que la communauté autochtone notamment. La pertinence même d'enseigner l'histoire nationale dans une société de plus en plus pluraliste est mise en doute.

L'approche multi culturaliste fait également des ravages dans la pensée nationaliste. L'identité collective québécoise subit un phénomène de déliquescence ; elle passe d'identité victimaire à identité culpabilisante. «L'introspection culpabilisante ne risque-t-elle pas d'emporter le destin national dans son sillon?» se demande l'auteur qui s'en inquiète et veut chercher dans ces nouvelles conditions ce qui permettrait de rétablir une identité québécoise forte, «pleinement assumée et retrouvant le goût de l'avenir.» (p. 15.)



RÊVES ET CAUCHEMARS
DES NATIONS

À mon avis, c'est périlleux tant le contexte semble défavorable. Mais qu'à cela ne tienne, afin de mieux saisir la dépolitisation du sentiment national québécois, Jacques Beauchemin entreprend un survol de la conscience historique québécoise. Sa réflexion qui tient de la macrosociologie se situe à «haute altitude». La pensée de Pierre Vadeboncoeur est omniprésente dans la démarche de Jacques Beauchemin. Elle se nourrit également d'un nombre impressionnant de penseurs et d'essayistes tels que Fernand Dumont, Maurice Séguin, l'abbé Groulx, F.X. Garneau, Daniel Jacques, Jocelyn Létourneau, Yvan Lamonde et autres. L'essayiste puise également dans le roman, le cinéma et le théâtre pour illustrer le mouvement sociétal qu'il veut comprendre. Sa réflexion s'articule autour de deux notions centrales : l'idée de permanence tranquille et celle de retour du Canada français.

LA PERMANENCE TRANQUILLE 1840-1960

Cette idée de permanence tranquille est sans conteste une tendance lourde de la conscience collective canadienne-française et québécoise. En dépit des multiples vicissitudes qui ont pu marquer son parcours historique, ce peuple a toujours conservé ce sentiment d'éternité. Louis Hémon, cité en exergue, avait très bien pressenti cette croyance inébranlable en l'idée de durée. Jacques Beauchemin souligne ce sentiment et, pour mieux l'illustrer, il refait le parcours de la conscience historique des Québécois. Il distingue deux grandes étapes : la première s'étend de 1840 à la veille de la Révolution tranquille des années 1960.

Cette période est apolitique, c'est-à-dire sujette à un «refoulement du politique». Ainsi, pour Mgr Paquet, au début du XXe siècle, l'entité du peuple canadien-français s'incarne uniquement dans le désir de durée et la culture. Les milieux intellectuels de l'époque prémunissent la culture canadienne-française de toute contamination politique. La mémoire politique de cette société est marquée par un défaitisme larvé. Conquête de 1760 et défaite des Patriotes de 1837-1838 en sont certainement des déclencheurs. Je ne peux m'empêcher de penser que, par la suite, deux référendums perdus n'ont rien fait pour améliorer ce sentiment d'éternel perdant. L'auteur disserte longuement et sans complaisance sur l'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises. Selon lui, et pendant trop longtemps, les élites canadiennes-françaises se sont davantage adonnées à la spéculation philosophique plutôt qu'à l'action concrète. Curieusement cependant et à force de ne pas disparaître, les Québécois ont intériorisé la certitude de leur



RÊVES ET CAUCHEMARS DES NATIONS

Une démission tranquille

suite de la page 25

«perdurance». Ils ont cultivé un sentiment d'éternité tout en entretenant «une appréhension sourde et constante d'une fin de l'histoire» (p. 47). Ce qui relève, avouons-le, d'un comportement visiblement schizoïde. La seconde période de l'évolution de la conscience historique canadienne-française est celle dite de la Révolution tranquille précédée, il est vrai, par l'intermède duplesiste, qui, par sa politique d'autonomie provinciale, ouvrait la porte à la renaissance d'une conscience historique, non plus canadienne-française, mais québécoise, laquelle aurait pu présager l'avènement du sujet politique québécois.

Avec la Révolution tranquille, la communauté canadienne-française devient québécoise et se représente comme l'acteur de sa propre histoire. On assiste à la formation d'un projet dont l'aboutissement aurait pu être l'indépendance de cette collectivité. Cette émergence d'une conscience historique s'accompagne d'un rejet radical du passé «canadien-français» et de son histoire. On va jusqu'à utiliser l'expression de «grande noirceur» pour qualifier une partie de celle-ci. Pour Pierre Vadeboncoeur, il fallait rompre avec la représentation «idéalisée» du passé. Il fallait le congédier (en finir avec la permanence tranquille) pour atteindre le sujet politique. On assiste alors à une mise au rencart du passé canadien-français, jugé trop conservateur et responsable de tous les maux du Canada français. Mais, comme le dit Beauchemin, un problème se pose: comment rétablir un sujet politique, faire pays, tout en reniant son passé et sa mémoire collective? Une lobotomie collective en quelque sorte. «Le pays du Québec ne peut commencer en 1960.»

LE RETOUR AU CANADA FRANÇAIS

Nous n'avons pas encore bien évalué les effets sur la conscience collective canadienne-française de la défaite référendaire de 1995. Avec cette autre défaite, le Québec entre dans une troisième phase de sa conscience historique. Jacques Beauchemin parle d'«ébranlement identitaire». C'est le moins qu'on puisse dire! À partir de là, on note un essoufflement sérieux du projet souverainiste. Il semble porter en lui des «réminiscences» sociohistoriques. Le sentiment d'éternité ressurgit dans le conscient, ou l'inconscient, collectif québécois. La référence au Canada français devient alors le lieu de résistance et de lutte d'une collectivité qui a résisté à l'assimilation. On retrouve là l'idée forte de durée, comme si l'inconscient collectif québécois cherchait à se sécuriser. L'auteur illustre ce phénomène en observant un retour de l'évocation du passé canadien-français dans la production intellectuelle et artistique québécoise. (p. 110-111) Il soutient que cette tendance trouve sa source dans «l'ébranlement identitaire» qui a suivi l'échec référendaire de 1995. «On cherche alors à calmer les incertitudes identitaires actuelles par l'évocation des temps longs de l'histoire canadienne-française, moins soumise aux aléas du présent et dans lequel se trouverait l'âme de ce que nous sommes.» (p. 111) Le retour au Canada français prend une importance accrue. En exploitant les exemples de la question du crucifix à l'Assemblée nationale et de la critique radicale de l'islam chez les Franco-Québécois, Beauchemin se livre à un travail d'interprétation sociopsychanalytique de l'être sociétal québécois qui ne manque pas d'intérêt. Pour lui, la redécouverte, heureuse ou résignée, du Canada français est le signe d'un désarroi et d'une désillusion. «L'inaboutissement du projet politique de la Révolution tranquille

incite au repli inquiet sur ce qui aurait constitué l'essentiel du parcours historique québécois», note l'essayiste (p. 115) tout en ajoutant qu'il est cependant illusoire de croire qu'un retour au Canada français puisse constituer une solution aux impasses d'aujourd'hui.

Ce retour est à relier à la permanence tranquille, au sentiment de pérennité et d'éternité. Les vieilles certitudes d'immortalité ne sont plus là; la lutte pour l'indépendance est une lutte contre ce sentiment d'éternité et cela ne peut se faire «hors de l'action politique» (p.116). Dans le désarroi que connaît la pensée nationaliste québécoise, certains penseurs proposent un retour vers les minorités franco-canadiennes actuelles, parfois comme «moindre mal». L'auteur ne semble pas être contre l'idée, tout en

soulignant les limites découlant des rivalités politiques entre ces communautés et la communauté québécoise. Actuellement, il semble se dégager un consensus sur l'idée qu'un rapprochement serait bénéfique à toutes les parties; cela nous permettrait de retrouver une certaine essence de nous-mêmes du point de vue de l'identité, de la culture, mais aussi d'une mémoire partagée «dont la réactivation servirait les fins du projet souverainiste». Cela ne suppose pas d'alliance politique, mais se ferait sur la base d'une mémoire partagée. Les fran-

cophones du Canada pourraient se retrouver autour des questions de langue et de culture. Pour le sociologue, cependant, il faut prendre garde que tout ce rapport au Canada français soit la préfiguration «d'une activité tellurique qui se manifeste dans les profondeurs de la conscience historique» (p. 117).

LE « DÉCLINISME » QUÉBÉCOIS

Beauchemin est très inquiet par ce qu'il qualifie de processus de déclinisme politique, une espèce de fatalisme due à l'apolitisme historique qui frappe la conscience historique québécoise. Ce sentiment habite malheureusement déjà la conscience historique du Québec contemporain. Plusieurs auteurs québécois l'expriment et s'adonnent à la «contemplation» de l'échec de la Révolution tranquille et de tout ce qu'elle promettait. Le déclinisme serait l'expression ultime de la dépolitisation de la pensée québécoise; il ne propose ni rêve ni projet; il est le fruit d'une permanence tranquille qui postule une intemporalité sans prise sur le cours des choses et d'un retour au Canada français auquel il est impossible de revenir. «Un retour au Canada français et un arrière-plan dominé par le sentiment d'une permanence de la collectivité auquel s'ajoute peut-être une indifférence quant au devenir de la collectivité: tels seraient les ingrédients de l'apolitisme contemporain.» (p. 203) Voilà pour le moins de sombres perspectives.

Dans une finale lumineuse et dramatique, l'auteur déplore l'éloignement de l'espoir «de donner corps à une intention nationale.» Il note toutes les qualités actuelles de la société québécoise: dynamisme de sa jeunesse, qualité de vie, modération, richesse culturelle, bref tout ce qui en fait une «belle société dans laquelle il fait bon vivre». Il note cependant le danger de disparition de la langue française et de la dissolution de la culture québécoise dans un «magma post-national». Il conclut enfin en insistant sur le danger pour une société de renoncer au statut de maîtresse de son destin, car «tout cela élude la part de nous-mêmes que constitue cette intention nationale qui nous a conduits à faire vivre en Amérique une société originale. Renoncer au statut de sujet politique et accepter la dépolitisation de notre être collectif annonce peut-être la folklorisation de notre collectivité.» (p.205) Un tel pronostic relève de la nostalgie, de la mélancolie ou du conservatisme. Il pointe en tout cas en direction de ce qui aurait pu être et de ce qui semble nous échapper. ❁

Plusieurs auteurs québécois l'expriment et s'adonnent à la «contemplation» de l'échec de la Révolution tranquille et de tout ce qu'elle promettait. Le déclinisme serait l'expression ultime de la dépolitisation de la pensée québécoise; il ne propose ni rêve ni projet; il est le fruit d'une permanence tranquille qui postule une intemporalité sans prise sur le cours des choses et d'un retour au Canada français auquel il est impossible de revenir